

Le conte-type 450 *Petit frère et petite sœur ou la Fontaine dont l'eau change en animal* est essentiellement représenté en France par les quatorze versions nivernaises dont trois non transcrites par P. Delarue. Deux ont été publiées, une par Georges Delarue\*, et une autre par M.-L. Tenèze (Catalogue).

La présente version (n° 9) commence par le T. 327, *Les Enfants égarés*, d'où le titre *Poucet* donné par la conteuse. La suite est conforme en tous points au déroulement du conte-type 450.

Peyronnette a dit treize contes. G. Delarue indique que "Les notations musicales (nombreuses) qui ont été faites auprès de la Peyronnette datent de 1881 (très peu en 1882). Il n'y en a pas eu après". Elle a donné quarante-cinq chansons notées par Pénavaire.

\* Tous les contes publiés par G. Delarue se trouvent dans *Récits et contes populaires du Nivernais*.

## 31

## Les Sept frères

C'est une femme qui a fait sept garçons. Elle devient enceinte d'un autre. Les sept garçons ne sont pas contents :

– Ça ne va pas finir !

Ils se disent entre eux :

– Nous allons mettre un *flot* (fléau), une *counaille* (quenouille) plantée sur le fumier.

*Si la counaille file,  
Ça s'ra une fille ;  
Si le flot y bat,  
Ça sera un gars.*

Voilà la counaille qui se met à filer.

– Ah ! C'est une fille ! Partons, éloignons-nous.

En s'en allant, ils font chacun une fontaine. Arrivés bien loin, ils vont travailler dans un bois.

Quand la fille est *faite* (devenue grande), elle ne connaissait pas ses sept frères et la Sainte Vierge était sa marraine. Elle s'ennuyait de ses frères :

– Je voudrais aller les voir.

Elle était grande, protégée par sa marraine qui lui disait :

– Tu es trop jeune.

Enfin, elle y consent :

– Je vais t'acheter une robe ; quand elle sera usée, tu partiras.

Elle achète un habit de fer blanc. La petite cherche à coups de pierres à le percer et elle réussit.

– Marraine, mon habit est usé, je voudrais partir.

– Eh bien ! Soit.

Elle l'habille bien, lui relève son *devantier* (tablier), lui met dedans une pomme d'orange.

– Prends garde de perdre ta pomme d'orange, mon enfant.

Elle part. À quelque distance, elle trouve une vieille sorcière avec un âne et une petite fille :

– Dites-moi mon chemin pour aller voir mes sept frères.

– Prenez le chemin des épingles ou le chemin des aiguilles, ils y mènent tous.

Elle part et fait route avec eux. Bien loin, elle demande à cette vieille à monter sur l'âne. Et la petite marchait. Puis la vieille lui dit :

– Descendez que ma fille monte !

– J'appelle ma marraine :

*Eh, ma marraine !*

Et une voix répondait :

*Un poco moderato*

Mar-che, mar-che mon en-fant, Tant que la ter-re, Tant que la terre, Mar-che, mar-che mon en-fant, Tant que la terr' te por-te-ra.

*Marche, marche mon enfant  
Tant que la terre  
Marche, marche, mon enfant  
Tant que la terre te portera !*

À chaque fontaine que ses frères avaient faite, elle voulait boire. La sorcière lui disait :

– Tiens, voilà tes frères, ils ont fait cette fontaine.

Elle descendait de l'âne, buvait et retombait.

La sorcière n'était pas aussi puissante que la marraine. À la deuxième fontaine, la sorcière lui dit :

– C'est un autre de tes frères qui l'a faite.

– Je veux boire.

Elle descendait de l'âne, buvait et retombait. La sorcière lui dit à nouveau :

– Descendez, la belle, que ma fille monte.

– J'appelle ma marraine :

*Eh, ma marraine !*

Et une voix répondait :

*Un poco moderato*

Mar- che, mar- che mon en- fant, 'Tant que la ter- re, 'Tant que la  
ter- re, Mar- che, mar- che mon en- fant, 'Tant que la terr' te por- te - ra.

À la dernière fontaine, en buvant, elle laisse tomber sa pomme. Elle veut la reprendre, ne peut ; elle s'enfonce de plus en plus.

La sorcière dit :

– Descendez, la belle, que ma fille monte.

– J'appellerai ma marraine !

– Elle n'entendra pas.

Elle appelle. La voix, très faible, répond :

*Un poco moderato*

Mar- che, mar- che mon en- fant, 'Tant que la ter- re, 'Tant que la  
ter- re, Mar- che, mar- che mon en- fant, 'Tant que la terr' te por- te - ra.

Plus loin, elle dit :

– Descendez, la belle, que ma fille monte.

– J'appellerai la marraine !

Mais la marraine ne répond plus. Alors la sorcière l'oblige de descendre. Elle prend les habits de la belle, habille sa fille et vêt l'autre des vieux haillons de celle-ci.

Arrivée :

– Tiens, voilà la maison de tes sept frères.

La petite fille entre. Dans le bois, il n'y a personne. Elle se fourre sous un lit. Chacun des sept frères avait son écuelle de soupe et celui qui la faisait appelait les autres pour manger la soupe. Et pendant ce temps, elle sort de dessous le lit, mange une écuelle et se recache. L'un des frères dit :

– Je n'ai pas de soupe !

Celui qui avait fait la soupe proteste :

– J'en ai fait. J'ai oublié ton écuelle.

L'autre, dont c'était le tour dit :

– Demain, je n'oublierai pas.

Mais le lendemain, pendant que celui qui avait fait la soupe appelle les autres, elle mange une autre écuelle. Ainsi tous les jours jusqu'au septième qui (la querelle intervenue) dit :

– Je crois réussir.

La soupe faite, il ne sort pas. Un pied dans la maison, un autre dehors, il appelle... Elle sort de dessous le lit et l'embrasse.

– Ah ! C'est toi ma sœur ! Je suis très content ! Tu resteras ici nous soigner, *armander* (raccommoder) notre linge ...

Le lendemain, ses frères la préviennent :

– Nous allons aller au travail, il n'y a ici qu'une voisine, c'est une sorcière. On n'entre pas chez elle... Et surtout ne laisse pas mourir ton feu.

Quand ils sont partis, elle laisse mourir son feu, va chez la voisine demander par la fenêtre du feu. Son mari est sorti. Elle répond :

– Donne-moi ton petit doigt et tu auras du feu.

Elle tend le doigt par la fenêtre et l'autre suce le sang par le doigt.

Quand les frères sont revenus, ils lui disent :

– Ma sœur, tu as changé, tu as dû aller chercher du feu, tu n'es plus jolie !

La petite avoue.

– Ah bien ! Je vais rester. Tu vas aller demander du feu. Quand il<sup>1</sup> te demandera ton doigt, tu lui demanderas d'étendre sa tête et je serai là avec la cognée.

En effet, au moment où il tend sa tête, il la coupe d'un coup.

– Cette fois, tu auras du feu, quand tu voudras.

La situation est redevenue normale et elle fait la soupe.

Il y avait à côté un beau jardin.

– Tu n'iras pas dans ce jardin !

Mais dans le jardin, il y a de belles fleurs qui la tentent ! Elle y va, en cueille et les emporte dans la maison. Elle prend alors le peigne de ses frères et *dépate* (décrotte) le peigne avec ces fleurs. Le dimanche arrive. Ils font leur toilette. À mesure qu'ils mettaient le peigne dans leurs cheveux, ils disparaissaient par la cheminée. Et la fille les a fait périr et elle est restée seule.

Recueilli s. l. n. d. auprès de Jacques Magnand, né à Montifaut, Cne de Murlin vers 1813, cloutier lors de son mariage, demeurant à Beaumont-La-Ferrière où il est menuisier lors du recensement de 1881. Ms 55/4, Carnet blanc, p. 42-43 ; 45-46 ; 49-50.

Mélodie notée par J.-G. Pénavaire, Arch., Ms 54/3, 1880, p. 45, Magnand, Net 10.

Contrairement à la majorité des versions françaises où les sept frères retrouvent leur forme humaine, cette version de l'AT 451 (n° 4 du Catalogue), résumée par P. Delarue, CNM p. 286, se termine par leur disparition dans la cheminée. Ce dénouement intrigue Millien qui se demande dans une note si le récit est achevé. Plus curieusement encore, le conteur insère un épisode étranger au conte-type, celui du cheminement de la sœur en compagnie d'une sorcière qui l'assoiffe, motif qui appartient au T. 533 *La Tête de cheval qui parle*, rare en France. Cet épisode allogène est poétiquement justifié par le fait qu'à chaque étape, l'héroïne boit dans l'une des sept fontaines construites par ses frères.

J. Magnand fait preuve ici d'une grande maîtrise narrative. Il a dit vingt-cinq contes. Il affectionnait particulièrement les contes facétieux et les contes licencieux. Par ailleurs, il a donné soixante-trois chansons notées par Pénavaire.

<sup>1</sup> C'est en effet plus souvent un ogre, un « bouhu ».